

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXVIII.—DENIS ET MARGUERITE.

(Suite)

—Oh ! mon Dieu ! et vous ne voyez aucun moyen de leur échapper immédiatement ?

—Aneum. Je crois même qu'une tentative de fuite serait une imprudence funeste et sans résultat. Ainsi que nous le disait tout à l'heure celui qui nous paraît être le chef de ces hommes, ces bandits font bonne garde.

—Alors, il faut se soumettre ?

—C'est le mieux, du moins jusqu'à ce que se présente une occasion de mettre leur surveillance en défaut, et, vienne cette occasion, soyez sûrs que je ne la laisserai point échapper.

—Pourvu qu'ils n'aient point la pensée de nous séparer.

—Je ne le suppose pas. . . . Chacune des actions de ces hommes a un but ; or, notre séparation ne peut en rien servir leurs intérêts.

—Que Dieu vous entende, Raoul !

Marguerite venait à peine de prononcer ces derniers mots, qu'un des chevaliers du poignard entra dans la grotte.

—Le capitaine veut vous parler,—dit-il à Denis d'un ton brutal,—venez avec moi. . . .

—Vais-je donc rester-là, moi ?—demanda Marguerite d'une voix suppliante.

—Oui, mademoiselle, jusqu'à nouvel ordre,—répliqua le bandit en adoucissant quelque peu son rude organe ;—ne vous tourmentez pas, on vous ramènera ce gentilhomme, quand le capitaine l'aura questionné.

Cette dernière affirmation rassura quelque peu la jeune fille.

—Par ici, ajouta le bandit en s'adressant à Denis, et dépêchons-nous, le capitaine n'aime pas à attendre !

Le jeune homme sortit de la grotte avec son compagnon, qui, chemin faisant, lui délia les mains. A quinze ou vingt pas, dans le bois, ils trouvèrent Hermann.

—A-t-on pansé la blessure de Roncevaux ? demanda vivement Denis.

—Oui, capitaine.

—Et comment va-t-il ?

—Beaucoup mieux. Fritz, qui sait un peu de chirurgie, et qui, à ce qu'il prétend, a étudié jadis pour être docteur, affirme que cela sera absolument rien. . . . On a lavé les morsures avec du vin et appliqué des herbes dont le suc est souverain pour fermer les plaies, du moins, c'est Fritz qui le dit.

—Alors Roncevaux est en état de monter à cheval cette nuit même ?

—Il souffrira peut-être un peu, mais il ira comme les autres.

—Fort bien.

—Puis-je vous demander, capitaine, ce que vous avez décidé.

—Dans cinq minutes, nous allons nous mettre en route pour Falkenhorst.

—Il est bien tard pour y arriver cette nuit même.

—Nous nous arrêterons au point du jour dans la forêt d'Eisch-tal.

—Et mademoiselle de Kergen ?

—Nous l'emmenons avec nous, pardieu !

—N'opposera-t-elle aucune résistance ?

—Aucune.

—Comment ! elle nous accompagnera de son plein gré.

—Oui. . . . Donnez l'ordre de brider immédiatement les chevaux, faites préparer la selle de l'un d'eux de façon à ce qu'elle puisse servir à une femme, et, pendant ce temps, je vais vous dire comment nous devons nous y prendre pour que mademoiselle de Kergen nous suive avec une docilité et une résignation parfaites.

Au bout de quelques minutes, Denis, qui venait d'avoir avec Hermann un nouvel entretien, fut conduit dans la grotte.

—Eh bien ?—lui demanda vivement Marguerite,—cet homme, que vous voulait-il ?

—Ce que je vous disais tout à l'heure au sujet de notre rançon se trouve complètement confirmé,—répondit le jeune homme ;—son but est de tirer de nous le plus d'argent possible.

—C'est là ce qu'il vous a dit ?

—Oui.

—Et que lui avez-vous répondu ? demanda Marguerite.

—Que, puisque nous nous trouvions pris, nous nous voyons bien forcés d'accepter les conditions.

—A-t-il fixé le chiffre qu'il exigera ?

—Pas encore.

—Pourquoi donc ?

—Il doit, m'a-t-il dit, consulter son lieutenant et quelques-uns des hommes qui sont sous ses ordres.

—Mais tout cela sera-t-il bien long ?

—Dans quatre jours, nous pourrions être libres.

—Quatre jours ! une éternité ! Et, jusque-là, allons-nous demeurer dans cette sombre caverne ?

—Je ne erois pas. . . . nous sommes ici trop près du château de Kergen pour que ces misérables s'y croient en sûreté. Il m'a semblé, d'ailleurs, voir un mouvement d'hommes et de chevaux qui, sans doute, annonce un départ.

—Mais où irons-nous ?

—Je l'ignore absolument, et ne puis le deviner.

—Silence ! silence ! dit Marguerite, nous ne sommes plus seuls, on vient de marcher près de nous.

La jeune fille ne se trompait pas.

Hermann venait d'entrer dans la grotte.

XXIX.—VOYAGE.

—Monsieur, dit Hermann brusquement en s'adressant à Denis : je crois, d'après notre conversation de tout à l'heure, avoir compris que vous étiez gentilhomme.

—Oui, monsieur, répliqua Denis.

—Permettez-moi de vous demander quels sont votre nom et votre titre ?

—Je m'appelle le chevalier Raoul de Navailles.

—A merveille. J'ajouterai, et l'heure avancée à laquelle je vous ai surpris avec mademoiselle, dans le parc du château de Kergen ne me permet guère d'en douter, qu'il doit y avoir entre elle et vous quelque tendre engagement. . . . Ceci est-il vrai, monsieur le chevalier ?

—Quoique votre question soit beaucoup plus qu'indiscret, je veux bien vous répondre que j'ai l'honneur d'être le fiancé de mademoiselle.

—Je m'en doutais ; mais j'avais des raisons pour désirer en acquiescer la certitude.

—Ces raisons, puis-je les connaître ?

—Oh ! parfaitement. Nous allons, dans trois ou quatre minutes, monter à cheval et nous éloigner de ce pays.

—Eh bien ?

—Eh bien, il dépend de vous de voyager, ainsi que mademoiselle, en prisonniers, c'est-à-dire les mains attachées derrière le dos et en croupe de deux de mes hommes, ou de jouir d'une liberté relative, c'est-à-dire d'être fort bien montés sur deux de mes chevaux que vous conduirez vous-mêmes.

—Il est évident que si vous nous laissez le choix, ce choix ne sera pas douteux.

—Vous l'aurez, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que vous m'engagerez votre parole de gentilhomme, aussi bien pour mademoiselle que pour vous, de ne point chercher à fuir jusqu'à notre arrivée, et même de ne profiter d'aucune occasion favorable, si cette occasion se présentait sur la route.

—Acceptez ! acceptez, Raoul ! . . . murmura Marguerite, qui se souvenait de ce qu'elle avait souffert dans le trajet du château de Kergen à la grotte.

—J'accepte,—fit Denis qui parut céder à la prière de la jeune fille.

—Fort bien ! Ainsi, vous jurez ?

—Je vous engage ma foi de gentilhomme pour mademoiselle de Kergen et pour moi, de ne point chercher à fuir d'ici à notre arrivée, et même de ne profiter d'aucune occasion favorable, si cette occasion se présentait sur la route.

—A partir de ce moment, vous êtes tous deux libres sur parole, répliqua Hermann ; j'ai trop de confiance en votre loyauté pour ne pas croire que vous tiendrez un serment, même si ce serment est fait à des hommes que vous nommez des bandits.

Et le prétendu capitaine détacha immédiatement les liens qui retenaient captives les mains de Marguerite et celles de Denis.

—Capitaine, les chevaux sont prêts, et nos gens sont en selle,—dit en ce moment un des bandits qui se présenta sur le seuil de la grotte.

—Monsieur le chevalier,—reprit Hermann,—offrez, je vous prie, votre bras à mademoiselle, pour la conduire jusqu'à sa monture. . . . Nous partons. . . .

Denis obéit et soutint jusqu'au dehors la jeune fille, qui, brisée de fatigue et d'émotion, n'aurait pu faire un seul pas sans son appui. Hermann et Denis soulevèrent mademoiselle de Kergen et l'assirent sur un cheval dont la selle avait été disposée à la hâte et d'une façon assez ingénieuse.

Denis s'élança sur le sien, et la cavalcade se mit en route.

Les deux jeunes gens formaient le centre de la petite troupe. Quoi-